Palau, P L
Les détraquées

PQ
2631
A46D4

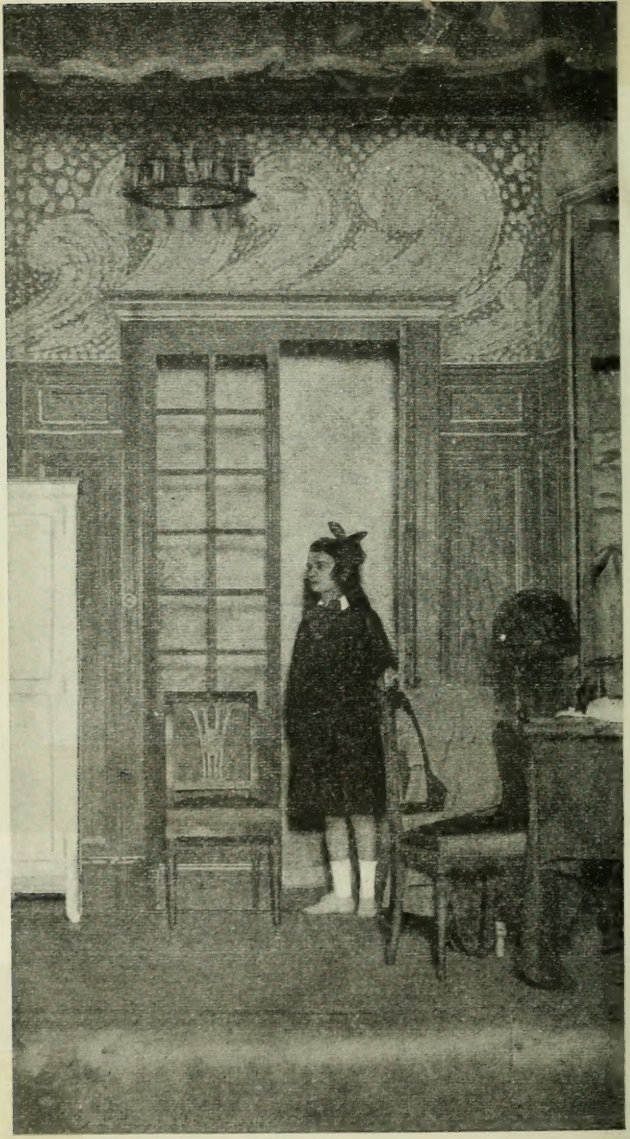
ANCHE DERVAL

dans

LES DÉTRAQUÉES

de

P.-L. PALAU



Lucienne paraît...

P.-L. PALAU

LES DÉTRAQUÉES

PQ
2631
A46D4

696758
11.3.59

ACTE PREMIER

Le bureau de Mme de Challens, directrice de l'Institution Les Fauvettes, *à Versailles.*

Large pièce luxueuse. Au fond, une baie vitrée donnant sur un perron dominant le parc. A gauche de la baie, dans un pan coupé, un tout petit placard sous tenture. Au premier plan, une bibliothèque; au deuxième, une porte.

Au deuxième plan droite, une porte.

Un vaste bureau à droite perpendiculaire à la rampe.

Devant le bureau, un fauteuil de cuir.

Beaucoup de fleurs et de plantes.

Au lever du rideau, la baie est close par un vaste store.

SCÈNE I

Mlle CLAIRE, *puis* LE CONCIERGE

(Mlle Claire est seule; assise au bureau, elle écrit. Un long temps, puis la sonnerie du téléphone intérieur retentit.)

Mlle CLAIRE, *à l'appareil.*

— Allô!... oui... comment?... Non... non, Madame n'est pas là... C'est Mlle Claire... Allô!... Ah! c'est vous, mademoiselle Edmée... Qu'y a-t-il pour votre service?... Oui... oui... oui. En effet, il fait horriblement chaud... Oui... je vous comprends fort bien... En principe, je ne pense pas que Madame s'y oppose... au contraire... *(On frappe à la porte de gauche.)* Entrez... *(Le Concierge entre. Mlle Claire, tout en continuant sa conversation, lui fait signe d'avancer.)* Allô!... mademoiselle Edmée... écoutez... c'est entendu... Faites le nécessaire pour que l'on ne donne pas de devoirs aux élèves pour demain... Oui... J'en référerai à Madame. *(Au concierge.)* Qu'est-ce que c'est, Jean?

LE CONCIERGE

— Mademoiselle... c'est le courrier...

Mlle CLAIRE

— Il y a quelque chose pour moi?

LE CONCIERGE, *lui tendant les lettres.*

— Non... tout ça, c'est pour Madame et pour les élèves. *(Mlle Claire commence le tri des lettres, mettant de côté celles pour la directrice.)* Il y en a qui sentent bon... hein!... de ces lettres-là?... On dirait les corbeilles du parc... c'est pareil! Vous avez vu... il y en a une qui a un cachet de cire avec un rond de serviette dessus... Tenez, celle-là...

Mlle CLAIRE

— Ce n'est pas un rond de serviette... voyons, Jean... c'est une couronne de baron.

LE CONCIERGE

— Ah!... Je ne sais pas, moi...

Mlle CLAIRE

— C'est pour la petite Le Goffe...

LE CONCIERGE

— Oui... la petite Lucienne...

Mlle CLAIRE

— Celle qui est si jolie...

LE CONCIERGE

— Elles sont toutes jolies les petites demoiselles ici...

Mlle CLAIRE

— Dame... ce ne sont pas des enfants de pauvres...

LE CONCIERGE

— Bien sûr... c'est plutôt des gosses de riches... comme on dit!

Mlle CLAIRE

— Oui, on le dit... Mais il est préférable de ne point vous servir d'expressions aussi vulgaires... aussi peuple... Madame abomine ce genre-là, vous devez le savoir.

LE CONCIERGE, *baissant la voix.*

— Elle est là, Madame ?

Mlle CLAIRE

— Non... Madame est sortie... pour des courses...

LE CONCIERGE

— Tiens... c'est curieux...

Mlle CLAIRE

— Quoi ?

LE CONCIERGE

— Hein ?

Mlle CLAIRE

— Oui... vous dites : c'est curieux. Qu'est-ce qui est curieux ?

LE CONCIERGE

— Parce que je n'ai pas vu Madame s'en aller... et pourtant je n'ai pas bougé de la loge... *(Un silence. Il remonte.)* Quelle chaleur!... Ici, c'est encore supportable... mais là... au dehors... on cuirait un œuf... Vous permettez... je m'assois cinq minutes pour souffler...

Mlle CLAIRE

Cinq minutes, pas plus... Madame ne va sans doute pas tarder à rentrer, et vous savez qu'elle n'aime pas beaucoup que les hommes viennent parmi les élèves...

LE CONCIERGE, *riant*

— Oh!... à mon âge!... On n'est plus bien dangereux... *(Un silence.)* Elle n'est pas commode tous les jours, la patronne... n'est-ce pas ?

Mlle CLAIRE

— Elle est nerveuse...

LE CONCIERGE

— Ça fait déjà combien de temps que vous êtes ici ?

Mlle CLAIRE

— Eh bien! mais... voyons... je suis entrée un peu avant Noël, le 15 décembre exactement. Nous sommes fin juillet...

LE CONCIERGE

— Ça fait sept mois...

Mlle CLAIRE

— Oui, sept mois. *(Un silence.)*

LE CONCIERGE

— Vous vous plaisez ?

Mlle CLAIRE

— Bien sûr... pourquoi me demandez-vous ça ?

LE CONCIERGE

— Bah!... pour causer.

Mlle CLAIRE

— Parler... pour parler...

LE CONCIERGE

— Comment ?

Mlle CLAIRE

— On dit... pour parler... « pour causer » est impropre...

LE CONCIERGE

— Ah... ah...

Mlle CLAIRE

— Oui... je ne me déplais pas ici... Oh... évidemment, il y a du travail, de la responsabilité... Madame ne se rend peut-être pas toujours bien compte de l'effort qu'on fournit...

LE CONCIERGE

— Tous les patrons... hein!... c'est un peu comme ça...

Mlle CLAIRE

— Enfin... je suis satisfaite... malgré tout. Ça n'empêche pas que je vois les vacances arriver... avec joie...

LE CONCIERGE

— D'habitude... on ferme plus tôt... Pourquoi ce retard cette année ?

Mlle CLAIRE

— C'est à cause de la fête...

LE CONCIERGE

— Quelle fête ?

Mlle CLAIRE

— Eh bien! mais... celle que Madame veut donner... afin de rehausser la cérémonie des prix!

LE CONCIERGE

— Encore!

Mlle CLAIRE

— Comment, encore ?... *(Sonnerie au téléphone.)*

LE CONCIERGE

— Ben oui... l'année dernière...

Mlle CLAIRE

— Chut... une seconde... Allô!... oui... c'est ici... Ah! madame de Cheroy... Bonjour, madame... Non, madame... Non... ce n'est pas Mme de Challens. C'est la surveillante... Madame est momentanément absente... oh! elle ne va sans doute pas tarder... je l'attends d'un instant à l'autre... Vous aviez une communication particulière à lui faire?... La date exacte des prix?... Mon Dieu, madame, je ne saurais préciser... mais, en tout cas, ce sera avant la fin du mois, certainement... oui... oui... je sais... oui, je comprends... pour les départs... c'est gênant... Écoutez, madame... je vais me renseigner auprès de Madame... et vous fixerai aussitôt. Oui... oui... Armelle se porte à merveille... Ah... ça... le travail... se comporte moins bien... oui... oui... Au revoir, madame... *(Elle raccroche.)*

LE CONCIERGE,

se tournant vers Claire.

— Il faut espérer que cette année-ci... ça ne sera pas comme l'année dernière...

Mlle CLAIRE

— L'année dernière?... Pourquoi ne serait-ce pas comme l'année dernière?

LE CONCIERGE

— Ah!... c'est pas des trucs à recommencer... Vous vous rendez compte...

Mlle CLAIRE

— Pas du tout...

LE CONCIERGE

— Vous ne vous rappelez donc pas ce qui s'est passé?

Mlle CLAIRE

— Vous savez bien que je n'appartenais pas encore à l'Institution...

LE CONCIERGE

— Si... évidemment... je le sais... mais vous auriez pu en entendre causer... parler... causer... quoi... ça a fait assez de bruit...

Mlle CLAIRE

— Non... j'exerçais en province...

LE CONCIERGE

— Oh!... mais faut que je vous raconte ça... Figurez-vous que l'année dernière, à l'occasion des prix... Madame avait eu l'idée de donner un bal travesti... un bal Louis XV... Elle avait fait venir de Paris un professeur de danse et de maintien, Mlle Solange, elle s'appelait.

Mlle CLAIRE

— Dans quel but?...

LE CONCIERGE

— Hé bien! mais pour enseigner les pas... les figures du ballet aux pensionnaires...

Mlle CLAIRE

— Ah oui...

LE CONCIERGE

— Justement, parmi les élèves, il y avait une petite jeune demoiselle de treize ans... jolie... jolie... non... vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce qu'elle était belle... Je la vois encore! Pauvre petite gosse!...

Mlle CLAIRE

— Pourquoi... pauvre petite gosse ?

LE CONCIERGE

— Elle est morte!...

Mlle CLAIRE

— Morte ?

LE CONCIERGE

— Elle s'est tuée!...

Mlle CLAIRE

— Tuée... à treize ans ?...

LE CONCIERGE

— Oui... par désespoir...

Mlle CLAIRE

— Par désespoir ?

LE CONCIERGE

— Ah oui...

Mlle CLAIRE

— Ce n'est pas possible...

LE CONCIERGE

— Si... Il paraît que le soir même de son arrivée ici... Mlle Solange lui avait fait des observations... on ne sait pourquoi... Toujours est-il que le lendemain... je retrouvais son petit cadavre... tout sanglant... au fond du puits... près du potager...

Mlle CLAIRE

— Mais c'est horrible...

LE CONCIERGE

— Vous pouvez le dire... Mademoiselle... je vivrais cent ans, je n'oublierais jamais ce spectacle-là!... *(Un long silence. Une horloge sonne lourdement la demie.)*

Mlle CLAIRE, *pensive.*

— C'est étrange que cette enfant se soit donné la mort!...

LE CONCIERGE

— Oui... mais... c'est possible... Elle était seule... ses parents habitaient le Brésil... jamais elle ne sortait... Madame était sa correspondante... Elle était toujours triste, rêveuse, inquiète... *(Un temps.)* Moi... ça ne m'étonne pas...

Mlle CLAIRE, *à elle-même.*

— Après tout... cela se peut... Il y a des enfants mélancoliques, anxieux, impulsifs...

LE CONCIERGE

— Oui... quoi qu'il en soit... ça n'a pas marché tout seul... La Presse a fait

*

des histoires énormes, la police aussi... bien entendu... Enfin, l'affaire a été classée, comme on dit...

Mlle CLAIRE

— Et ce douloureux événement n'a pas causé trop de tort à la pension ?

LE CONCIERGE

— Madame l'avait craint... vous pensez... Mais quoi, n'est-ce pas... c'était pas sa faute...

Mlle CLAIRE

— Et... cette demoiselle Solange ?

LE CONCIERGE

— Elle est repartie... peu après...

Mlle CLAIRE

— On ne l'a jamais revue ?...

LE CONCIERGE

— Jamais!... *(Un long silence.)* En tout cas... si Madame redonne un bal cette fois-ci... je suis tranquille... ce n'est pas cette Solange qui s'en occupera!... Madame!...

(La porte de gauche s'ouvre brusquement, et Mme de Challens paraît. C'est une femme dans la quarantaine, blonde, très belle et de manières aristocratiques. Ses bras sont chargés de fleurs. Le Concierge, à son apparition, s'est levé brusquement, ainsi que Mlle Claire.)

SCÈNE II

Mlle CLAIRE, LE CONCIERGE, Mme DE CHALLENS

Mme DE CHALLENS

— Qu'est-ce que c'est ?

LE CONCIERGE

— C'est... c'est...

Mlle CLAIRE

— Le courrier... Madame... que Jean vient de porter...

LE CONCIERGE

— Oui, Madame...

Mme DE CHALLENS

— C'est bon, allez.

Mlle CLAIRE

— Il y a un télégramme...

Mme DE CHALLENS

— Ah!... *(Au concierge, qui s'en allait.)* Jean... attendez un instant... *(Elle pose sa brassée de fleurs sur son bureau et, de façon nettement fébrile, décachette le télégramme.)* Jean ?... le train qui part de Paris à 15 h. 20, à quelle heure arrive-t-il ?...

LE CONCIERGE

— 15 h. 20... c'est par Saint-Lazare ?

Mme DE CHALLENS

— Oui, par Saint-Lazare...

LE CONCIERGE

— Oh!... avec le changement à Saint-Cloud... ça fait seize heures... à peu près. Oui, il arrive à 16 heures.

Mme DE CHALLENS

— Bon. Il est 3 heures et demie... vous avez grandement le temps. Sortez la voiture... vous irez ensuite à la gare rive droite attendre une dame... Vous ramènerez sa malle également...

LE CONCIERGE

— Bien, Madame. *(Il esquisse une sortie et revient.)* Ah... mais... comment savoir qui est la Dame que je dois... ?

Mme DE CHALLENS

— Vous l'avez déjà vue... vous la reconnaîtrez... Si vous craignez de faire erreur... demandez-lui si elle n'est pas Mlle Solange...

(Mouvement de Mlle Claire et du Concierge.)

LE CONCIERGE

— Mademoiselle... Solange... la demoiselle... de l'année dernière ?...

Mme DE CHALLENS

— C'est cela... Allez, et ne manquez pas l'heure.

LE CONCIERGE

— Si... oui... non... oui, Madame...

(Il sort, en proie à une profonde stupéfaction.)

SCÈNE III

Mlle CLAIRE, Mme DE CHALLENS

Mme DE CHALLENS,
qui a relu la dépêche.

— Mademoiselle Claire... la chambre... à côté de la mienne... est en ordre ?

Mlle CLAIRE

— Oui, Madame... enfin... je veux dire... elle peut recevoir quelqu'un... tout est prêt...

Mme DE CHALLENS

— Vous ferez mettre des fleurs... beaucoup de fleurs... tout de suite...

Mlle CLAIRE

— J'y vais...

Mme DE CHALLENS

— Prenez le courrier des élèves. Vous le ferez distribuer à la récréation.

Mlle CLAIRE

— Bien, Madame. Ah!... Mlle Edmée a demandé l'autorisation de ne pas donner de devoirs aux élèves pour demain... pour éviter le surmenage... en raison

de la température... J'ai cru bien faire en accordant cette dérogation...

Mme DE CHALLENS

— Vous deviez m'en parler d'abord. Je ne m'y serais pas opposée... mais vous deviez me consulter...

Mlle CLAIRE

— Je m'excuse... *(Un temps.)* Mme de Cheroy a téléphoné afin de s'informer de la date des prix...

Mme DE CHALLENS

— Qu'avez-vous répondu ?

Mlle CLAIRE

— Que je n'étais pas au courant... *(Elle sort, à droite.)*

SCÈNE IV

Mme DE CHALLENS, *seule.*

(Elle prend le télégramme resté sur le bureau, le relit et reste un moment immobile, les yeux dans le vague; puis elle dispose dans un vase les fleurs qu'elle a apportées. Enfin elle téléphone.)

— Allô!... le 40, je vous prie... 40... deux fois vingt... oui, ici, à Versailles... bien sûr. Allô!... allô!... Monsieur Gautret... Mme de Challens... Monsieur Gautret... je voudrais bien vous voir pour la décoration du bal... oui... c'est urgent... Quand pouvez-vous passer ?... le plus tôt possible... oui, demain matin, vers les 10 heures... sans faute... je vous attends. Au revoir, monsieur Gautret. *(On frappe à la porte de droite.)* Entrez...

SCÈNE V

Mme DE CHALLENS, Mlle CLAIRE (*de droite*).

Mlle CLAIRE

— Madame, il y a la petite Christiane... de chez Mlle Edmée... qui vient d'être prise d'un fort saignement de nez... Voulez-vous me donner de l'éther ?...

Mme DE CHALLENS

— Vous n'y pensez pas... de l'éther... pour une épistaxis... *(Elle va au placard, qui se trouve dissimulé dans le pan coupé de gauche, et l'ouvre. Sur un rayon, elle prend une petite fiole, puis referme le placard.)* Tenez... faites-lui respirer ceci... Où est-elle ?

Mlle CLAIRE

— Aux lavabos...

Mme DE CHALLENS

— Vous ferez conduire l'enfant à l'infirmerie...

Mlle CLAIRE

— Elle se plaint de la tête également...

Mme DE CHALLENS

— Justement. Si cela ne va pas mieux d'ici une heure... vous ferez

venir le Dr Bernier... S'il vous plaît... ouvrez le store... on étouffe... *(Une cloche résonne au loin.)* Une visite, voyez donc...

(Mlle Claire sort par le perron. Un temps, puis elle reparaît.)

Mlle CLAIRE

— Mme Le Goff demande à vous parler...

Mme DE CHALLENS

— Mme Le Goff ?

Mlle CLAIRE

— Oui, la grand'mère de la petite Lucienne...

Mme DE CHALLENS

— Faites entrer... faites entrer...

(Mlle Claire sort un instant et revient, introduisant Mme Le Goff. C'est une dame âgée, très distinguée.)

SCÈNE VI

Mme DE CHALLENS, Mme LE GOFF

Mme DE CHALLENS

— Bonjour, chère madame... comment vous portez-vous ?... Bien, à ce que je vois...

Mme LE GOFF

— Merci... merci... un peu lasse, un peu traînante... c'est l'âge...

Mme DE CHALLENS

— Oh! vous êtes très vaillante encore !...

Mme LE GOFF

— Mon Dieu... je n'ai pas à me plaindre...

Mme DE CHALLENS

— Je vous en prie, chère madame... *(Elle désigne le fauteuil.)*

Mme LE GOFF

— Merci... Et vous, madame, n'êtes-vous point trop fatiguée par toute cette saison scolaire... avec vos multiples occupations ?...

Mme DE CHALLENS

— Non... enfin... pas trop...

Mme LE GOFF

— C'est si délicat... la direction de tout ce petit monde turbulent !...

Mme DE CHALLENS

— Oui, sans doute... Mais ce petit monde vaut mille fois mieux que le grand...

Mme LE GOFF

— Je vous admire... chère madame...

Mme DE CHALLENS

— Mon Dieu... pourquoi ?

Mme LE GOFF

— Parce que... jeune, belle, riche... avoir préféré cette existence austère et studieuse... à la vie mondaine, élégante... si pleine d'attraits, pour une femme adulée...

Mme DE CHALLENS

— Je ne regrette rien... A la mort de M. de Challens, j'ai dit adieu à toutes ces vanités... Mon deuil a trouvé, sinon une consolation... du moins un adoucissement dans cette tâche à laquelle je me suis consacrée... l'éducation des jeunes filles de notre aristocratie... si menacée par les mœurs actuelles, le lamentable esprit nouveau... Mes premières élèves furent les enfants de mes amies, je les avais toutes vues naître... j'étais la marraine de la plus âgée...

Mme LE GOFF

— Tout de même... c'est de l'abnégation...

Mme DE CHALLENS

— Très douce, je vous assure... *(Un emps.)* Vous venez voir votre fillette ?

Mme LE GOFF

— Oui... Figurez-vous, j'ai reçu hier une lettre d'elle... une lettre si triste...

Mme DE CHALLENS

— Triste ?

Mme LE GOFF

— Oui... Elle me dit qu'elle s'ennuie, qu'elle voudrait revenir à la maison... qu'elle a peur !

Mme DE CHALLENS

— Peur ?...

Mme LE GOFF

— Oui... alors, je me suis inquiétée... je viens voir... Lucienne n'est pas souffrante ?

Mme DE CHALLENS

— Nullement... Je ne comprends pas la raison de cette lettre... j'ignorais l'état d'esprit de Lucienne... rien ne le justifie... rien... sinon peut-être la fièvre d'impatience occasionnée par l'approche des vacances...

Mme LE GOFF

— Oui... c'est bien ce que j'ai pensé.. je sais que, depuis la maladie de sa malheureuse mère..., Lucienne n'est plus très enjouée... Elle se rend compte... n'est-ce pas... cette petite...

Mme DE CHALLENS

— Comment va Mme Le Goff ?...

Mme LE GOFF

— Hélas !...

Mme DE CHALLENS

— Toujours dans la maison de santé ?

Mme LE GOFF

— Toujours...

Mme DE CHALLENS

— Que disent les médecins ?

Mme LE GOFF

— Ils disent qu'ils auront beaucoup de peine pour la désintoxiquer, au point où elle en est... la pauvre créature est perdue de morphine... Quelle épouvantable chose, n'est-ce pas ?

Mme DE CHALLENS

— Oui... oui... c'est lamentable... *(Un long silence.)* Voulez-vous voir Lucienne maintenant... ou attendre 4 heures, la sortie des classes ?

Mme LE GOFF

— Je préférerais ne pas attendre... Il faut que je sois à Paris avant 5 heures et je n'aime pas que l'auto aille vite... je ne suis pas moderne...

Mme DE CHALLENS

— Je vais faire venir Lucienne... *(Elle téléphone.)* Allô!... veuillez amener Mlle Le Goff... de chez Mlle Louise..

Mme LE GOFF

— Je ne vous dérange pas ?...

Mme DE CHALLENS

— Nullement... nullement... Je suis très heureuse, au contraire, que vous me signaliez cette dépression incompréhensible de cette enfant... Nous allons essayer d'en déceler la cause... Il le faut.

Mme LE GOFF

— Vous donne-t-elle satisfaction ?

Mme DE CHALLENS

— Oui... en somme, elle travaille normalement. Oh... ce n'est pas excessif, mais enfin les notes sont dans la bonne moyenne... le seul point à redire... c'est son caractère... autoritaire, tenace... Mais, entre nous, je ne déteste pas ça... j'aime l'énergie, la volonté, même chez un enfant...

Mme LE GOFF

— Il faut tout de même obéir...

Mme DE CHALLENS

— Viendrez-vous aux prix, chère madame ?

Mme LE GOFF

— Mais certainement... La date est-elle arrêtée ?

Mme DE CHALLENS

— Le 28... Je suis navrée de les donner si tard... Je sais que cela gêne beaucoup de familles dans leur départ... C'est très fâcheux... mais je n'ai pu faire autrement. Je veux donner une fête magnifique... alors, j'espère que l'on me pardonnera ?

Mme LE GOFF

— Vous êtes pardonnée d'avance...

Mme DE CHALLENS

— Je vous remercie... *(On entend une porte s'ouvrir et se fermer.)* Voici Lucienne...

SCÈNE VII

Mme DE CHALLENS, Mme LE GOFF, LUCIENNE, Mlle CLAIRE

(La porte de gauche s'ouvre. Mlle Claire entre la première et s'efface pour laisser passer Lucienne. Celle-ci, qui paraît sur le seuil, aperçoit sa grand'mère.)

LUCIENNE, *dans un cri.*

— Grand'mère!...

(Elle va pour s'élancer, mais Mme de Challens a fait un geste imperceptible et s'est légèrement avancée. L'enfant rencontre son regard et s'arrête net.)

Mme LE GOFF

— Chérie...

Mme DE CHALLENS

— Hé bien!... embrassez votre grand'mère... Lucienne...

LUCIENNE

— Grand'mère... grand'mère!... *(Elle se jette presque convulsivement dans les bras de sa grand'mère.)*

Mme LE GOFF

— Ma chérie... comme tu es pâle!... Tu n'es pas malade?... *(Un long silence.)*

Mme DE CHALLENS

— Voyons... Lucienne... votre grand'mère vous demande si vous êtes souffrante... répondez-lui...

LUCIENNE, *avec effort.*

— Non... grand'mère... je vais bien...

(A partir de ce moment, Lucienne paraît agir comme un automate, sous la volonté de Mme de Challens.)

Mme LE GOFF

— Tu vois... je suis venue... Tu es contente?

LUCIENNE

— Oui... oui... je suis contente...

Mme LE GOFF

— Encore quelques jours... et tu seras en vacances. Ça te va, ça, hein?

LUCIENNE, *vivement.*

— Oh! oui... oh! oui... grand'mère...

Mme DE CHALLENS

— Lucienne... écoutez-moi... Pourquoi avez-vous écrit à votre grand'mère que vous aviez peur?... Pourquoi peur?... Qui est-ce qui vous fait peur, ici?... Répondez... Qui vous a fait peur?

LUCIENNE, *dans un murmure.*

— Personne... *(Puis, brusquement, elle se réfugie dans les bras de sa grand'mère.)* Grand'mère... grand'mère... emmène-moi... emmène-moi!...

Mme LE GOFF

— Mais... pourquoi?...

LUCIENNE

— Je t'en supplie... grand'mère.. emmène-moi!...

Mme LE GOFF

— Mais enfin... qu'y a-t-il?... Est-elle drôle!...

Mme DE CHALLENS

— Qu'avez-vous, Lucienne?... Voyons... vous voulez partir... vous êtes mal, ici?... Vous êtes malheureuse? Il faut répondre... Vous êtes malheureuse?...

Mme LE GOFF

— Lucienne... ma chérie...

Mme DE CHALLENS

— Vous ne vous plaisez plus ici... Lucienne?

LUCIENNE, *d'une voix blanche.*

— Si, madame...

Mme LE GOFF

— C'est un caprice...

Mme DE CHALLENS

— Un enfantillage... *(Vivement.)* Vous passerez les vacances à Mantes?

Mme LE GOFF

— Mon Dieu, oui... Pourquoi aller ailleurs? Je sais bien que Lucienne aimerait voyager... le bord de la mer... Mais je ne suis guère valide... j'ai mes vieilles habitudes... mes manies... D'ailleurs, elle n'est pas à plaindre... la propriété est immense, le parc est au moins le double de celui-ci... avec de belles pelouses... des arbres centenaires... Lucienne peut s'en donner à cœur joie...

LUCIENNE

— Jean-Jean sera là?

Mme LE GOFF

— Bien sûr...

Mme DE CHALLENS

— Qui est... Jean-Jean?

Mme LE GOFF

— C'est le petit garçon de mon jardinier... Il est plus jeune que Lucienne, qui le tourne à tous ses caprices...

LUCIENNE

— Je l'aime bien, Jean-Jean... Il est gentil...

Mme LE GOFF

— Vous ne me ferez pas enrager cette année... vous ne vous amuserez plus à jouer au noyé... près de l'étang... ni à l'ascenseur avec les seaux du puits?...

Mme DE CHALLENS, *d'une voix sifflante.*

— Oh! non... pas ça... pas ça!... *(Soudain plus calme.)* Il ne faut pas s'approcher du puits... petite Lucienne... jamais... jamais!... *(Un long silence.*

Mme de Challens est montée vers la baie et regarde au dehors, puis elle revient.) Il fait une chaleur accablante... vous ne trouvez pas ?...

Mme LE GOFF

— Oui... nous aurons certainement de l'orage, ce soir...

Mme DE CHALLENS

— C'est à souhaiter... cela détendra un peu les nerfs...

Mme LE GOFF

— Moi... je ne tiens pas à être sur les routes sous les éclairs... j'ai beau me raisonner, mais le tonnerre m'impressionne... je vais me sauver... c'est le cas de le dire...

LUCIENNE, *qui éclate en sanglots.*

— Oh! non... grand'mère... ne me quitte pas!

Mme LE GOFF

— Ah... ma petite, voyons... tu n'es pas raisonnable... je ne viendrai plus te voir... Ne dirait-on pas que l'on te martyrise ? Allons... allons... calme-toi... Embrasse-moi... songe que dans cinq jours tu seras libre... cinq jours!... pas même une semaine! Sèche-moi vite ces yeux-là... et viens me reconduire...

Mme DE CHALLENS

— Ce n'est pas la règle... mais enfin...
(Elle sonne.)

Mme LE GOFF

— Ah!... alors... je ne veux pas d'exception. C'est pour tout le monde la même chose... la discipline est la discipline... Dis-moi au revoir ici, ma chérie... Tu vas être bien sage... tu me le promets... tu ne veux pas tourmenter ta grand'mère ?...

LUCIENNE

— Non...

Mme LE GOFF

— A vendredi...

LUCIENNE

— Oui...

Mme LE GOFF

— Et ne pleure plus... ou je m'en vais fâchée...

LUCIENNE

— Je ne pleure plus.

Mme LE GOFF

— Au revoir, ma chérie...

LUCIENNE

— Au revoir, grand'mère...
(Entre Mlle Claire.)

Mme DE CHALLENS

— Veuillez reconduire Madame... *(En accompagnant Mme Le Goff.)* Les enfants aujourd'hui, ont aussi leur neurasthénie... Mes amitiés, chère madame... et bon retour.

Mme LE GOFF

— Merci... au revoir... au revoir... *(Mme Le Goff et Mlle Claire sortent par le perron.)*

SCÈNE VIII

Mme DE CHALLENS, LUCIENNE

(Mme de Challens regarde s'éloigner Mme Le Goff et Mlle Claire, puis elle se tourne vers Lucienne, qui est restée debout près du bureau. Elle regarde longuement et fixement l'enfant, qui petit à petit relève la tête et finit par croiser ses regards avec ceux de la directrice, dans une attitude soumise.)

Mme DE CHALLENS, *allant au canapé.*
— Lucienne, venez près de moi. *(Elle s'assied.)* Plus près... *(L'enfant obéit.)* Pourquoi avez-vous écrit à votre grand'mère ?... Pourquoi lui avez-vous dit que vous vouliez partir ?... Pourquoi avez-vous pleuré devant elle ?

LUCIENNE

— Je... je ne sais pas!...

Mme DE CHALLENS, *prenant les mains de Lucienne et la fixant dans les yeux.*

— Écoutez... je vous défends, à l'avenir, de laisser supposer que vous puissiez être malheureuse ici... je veux... que vous m'obéissiez aveuglément... pour tout ce que je veux, moi... tout ce que je désire... quand je le veux... quand je le désire... Cela, je vous le commande, je vous l'ordonne... vous m'avez comprise ?

LUCIENNE, *dans un souffle.*

— Oui...

Mme DE CHALLENS

— Vous m'obéirez toujours ?...

LUCIENNE

— Oui... toujours...

Mme DE CHALLENS

— Embrasse-moi!... *(Elle attire l'enfant à elle et l'embrasse longuement, puis brusquement elle la repousse et se lève.)* Retournez à votre classe... attendez... *(Elle essuie avec son mouchoir les lèvres de l'enfant.)* Vous avez du rouge... Passez par les lavabos... vous baignerez vos yeux... c'est inutile de montrer à vos camarades que vous pleurez comme une toute petite fille... venez par ici... *(Elle sort à droite avec Lucienne.)*

SCÈNE IX

SOLANGE, *puis* Mme DE CHALLENS

(La scène reste vide un long moment, puis par la baie, au fond, une femme paraît. Elle est jeune, mince, brune, le visage très pur ; elle est vêtue de noir, sa tenue très simple mais élégante doit indiquer une très légère note masculine. Elle tient à la main une petite valise de cuir. Elle reste un moment à regarder le parc, du haut du perron, puis entre

lentement, sans un geste, les yeux dans le vague, comme automatiquement. Elle pose son bagage sur le bureau et demeure appuyée, immobile. Un temps. Par la porte de gauche, Mme de Challens entre. Elle reste figée sur le seuil en apercevant Solange. Celle-ci n'a pas fait un mouvement.)

Mme DE CHALLENS, *d'une voix tremblante.*

— Solange!...

SOLANGE

— Marthe!

(Très lentement, Solange étend les bras vers Mme de Challens, qui doucement s'approche. Longue étreinte, puis les deux femmes se séparent légèrement, mais en se tenant toujours.)

Mme DE CHALLENS

— Solange... Solange... c'est toi...

SOLANGE

— Mais oui...

Mme DE CHALLENS

— Ta santé est bonne?

SOLANGE

— Passable... La tienne?

Mme DE CHALLENS

— Merci... je vais bien... *(Un silence.)* Je suis heureuse de te sentir drès de moi...

SOLANGE

— C'est vrai?

Mme DE CHALLENS

— Ton absence m'a tant coûté...

SOLANGE

— Moi aussi, je suis heureuse de me retrouver près de toi...

Mme DE CHALLENS

— Assieds-toi... Il fait lourd... n'est-ce pas?

SOLANGE

— Oui... peut-être...

Mme DE CHALLENS

— Tu n'es pas fatiguée?

SOLANGE

— Si... ce train qui va lentement... je suis agacée...

Mme DE CHALLENS

— C'est l'orage qui menace...

SOLANGE

— Sans doute... oui...

Mme DE CHALLENS

— Si j'avais pensé... je t'aurais envoyé la voiture te prendre à Paris...

SOLANGE

— A quoi bon?...

Mme DE CHALLENS

— Tu as trouvé mon domestique à la gare ?

SOLANGE

— Oui...

Mme DE CHALLENS

— Il a apporté ta malle ?

SOLANGE

— Oui...

Mme DE CHALLENS

— Il l'a montée dans ta chambre ?

SOLANGE

— Je crois...

Mme DE CHALLENS

— Mais viens là... voyons... tu t'agites...

SOLANGE

— J'ai horriblement mal aux nerfs...

Mme DE CHALLENS

— Veux-tu te reposer un moment ?

SOLANGE

— Non... c'est inutile... je sens que je ne pourrai rester en place...

Mme DE CHALLENS

— Veux-tu un peu de tilleul ?...

SOLANGE

— Avec de la fleur d'oranger, peut-être ?... Tu me prends pour un bébé ?

(Un silence.)

Mme DE CHALLENS

— Qu'est-ce que tu as fait... depuis un an que je ne t'ai vue ?

SOLANGE

— J'ai donné des leçons... un peu partout...

Mme DE CHALLENS

— Pourquoi n'as-tu pas répondu à mes lettres ?

SOLANGE

— Tes lettres ?

Mme DE CHALLENS

— Oui...

SOLANGE

— Tu m'as écrit ?...

Mme DE CHALLENS

— Oui... bien sûr...

SOLANGE

— Je ne les ai pas reçues...

Mme DE CHALLENS

— Ce n'est pas possible...

SOLANGE

— Non, Marthe... je n'ai jamais eu de lettres de toi...

Mme DE CHALLENS

— C'est étrange...

SOLANGE

— Pourquoi ?...

Mme DE CHALLENS

— Les lettres ne s'égarent pas...

SOLANGE

— La preuve que si...

Mme DE CHALLENS

— J'espérais que tu viendrais me voir... J'ai été si malheureuse sans toi!

SOLANGE

— J'ai voyagé beaucoup... je suis peu libre... Il faut que je gagne ma vie!

Mme DE CHALLENS

— Ah!...

SOLANGE

— C'est normal... ça t'étonne ?...

Mme DE CHALLENS

— Oui.

SOLANGE

— Comment ?...

Mme DE CHALLENS

— C'est curieux... je ne saurais dire exactement pourquoi j'ai cette idée.

SOLANGE

— Quelle idée ?...

Mme DE CHALLENS

— Oui... l'idée que tu me caches quelque chose...

SOLANGE

— Allons donc...

Mme DE CHALLENS

— Solange... je t'en prie... viens près de moi... *(Solange vient s'asseoir près de son amie.)* Écoute... il ne faut pas que tu m'en veuilles... de t'avouer cela... mais souvent, en pensant à toi... je me suis étonnée...

SOLANGE

— Étonnée ?...

Mme DE CHALLENS

— Oui... Tu m'as dit que tu étais une pauvre institutrice, gagnant péniblement son pain, courant le cachet...

SOLANGE

— Eh bien ?...

Mme DE CHALLENS

— Je ne puis le croire...

SOLANGE

— Cependant...

Mme DE CHALLENS

— Non... Solange... Il me semble bien que ce petit costume, si simple, si modeste, dissimule mal ta véritable personnalité... Tu n'es pas ce que tu dis... Tu es une femme de mon rang... de notre monde... Il y a des signes qui ne trompent pas... Tu es certainement une grande dame...

SOLANGE

— Romanesque...

Mme DE CHALLENS

— Pas pour un sou...

SOLANGE

— Mais si... réfléchis, voyons... souviens-toi... rappelle-toi comment je suis venue ici... comment nous nous sommes connues...

Mme DE CHALLENS

— Oui... l'an passé... j'ai eu besoin d'un professeur de danse... j'ai fait mettre une annonce dans les journaux...

SOLANGE

— Cette annonce m'est tombée sous les yeux... je me suis présentée... proposée... j'ai été agréée...

Mme DE CHALLENS, *tendrement.*

— Solange...
(Elle l'embrasse.)

SOLANGE

— Et voilà toute l'histoire...

Mme DE CHALLENS

— Voilà toute notre histoire...
(Un léger silence.)

SOLANGE

— Eh bien!... où vois-tu là-dedans la raison qui te porte à douter de ce que je t'ai dit... quel motif aurais-je à me déguiser?...

Mme DE CHALLENS

— Je ne sais...

SOLANGE

— Allons... laissons cela... c'est stupide. Parle-moi de toi... Qu'as-tu fait cet hiver?

Mme DE CHALLENS

— Pas grand-chose... j'ai eu peu de loisirs... Aux vacances de Pâques... je suis allée une semaine à Sainte-Maxime... j'ai vu quelques bons endroits ... entre autres, une fumerie installée magnifiquement... un véritable nirvana...

SOLANGE

— Où cela?...

Mme DE CHALLENS

— Dans la propriété d'une Russe exilée... une femme charmante... une grande artiste... un poète...

SOLANGE

— Mon Dieu! Marthe... quel enthousiasme...

Mme DE CHALLENS

— Tu le comprendrais si tu avais vu ce cadre féerique qu'elle a réalisé!... Songe qu'elle a su renouveler cette chose désuète... une fumerie d'opium!

SOLANGE

— Qui t'a donné l'idée de la petite pilule libératrice?

Mme DE CHALLENS

— Mon mari... Il avait longtemps séjourné en Chine...

SOLANGE

— Il fumait beaucoup?

Mme DE CHALLENS

— Assez pour en mourir, jeune encore...

SOLANGE

— Tu le regrettes?

Mme DE CHALLENS

— J'ai longtemps regretté le camarade qu'il était... l'homme, jamais...

SOLANGE

— Ici... tu ne peux pas fumer...

Mme DE CHALLENS

— Non... bien sûr... à Versailles... tu penses! Mais je vais à Passy, chez une amie... la baronne de Bergues...

SOLANGE

— Madeleine!...

Mme DE CHALLENS

— Tu la connais donc?...

SOLANGE

— Oui... oui... j'ai donné des leçons... pour un cotillon...

Mme DE CHALLENS

— Et tu l'appelles... Madeleine?

SOLANGE

— Pourquoi pas?...
(Elle se lève brusquement et marche avec agitation.)

Mme DE CHALLENS

— Solange.. qu'est-ce que tu as?...

SOLANGE

— Oh!... j'ai trop mal!...
(Finalement, elle ouvre son sac à main qu'elle a déposé sur le bureau et en tire une petite trousse à morphine, préparant son injection tout en parlant.)

Mme DE CHALLENS

— Tu n'as pas cessé?

SOLANGE

— Il n'y a que cela qui me soulage...

Mme DE CHALLENS

— La morphine... je n'en ai jamais été très partisante...

SOLANGE

— Pourquoi ?... parce que ce n'est plus à la mode ?... la cocaïne te paraît plus moderne ?...

Mme DE CHALLENS

— Non... je n'ai pas de ces snobismes... c'est une question de préférences, voilà tout... *(Solange, qui a empli sa seringue, met un pied sur une chaise, soulève sa jupe et enfonce l'aiguille dans sa cuisse.)* Oh !... mais assez... voyons...

SOLANGE

— Il me faut cette quantité... sinon je ne sens rien. *(Elle range sa trousse et s'assied.)* Maintenant... parlons de ce qui m'amène... Tu donnes une fête ?

Mme DE CHALLENS

— Oui... comme celle que je voulais donner l'an passé... quand le drame est advenu...

SOLANGE, *après un long silence.*

— Cette petite... tout de même... s'aller jeter dans ce puits...

Mme DE CHALLENS

— Pourquoi ?...

SOLANGE

— Oui... pourquoi ?

Mme DE CHALLENS

— J'y pense sans cesse...

SOLANGE, *les yeux dans le vague.*

— Je me souviens... elle était gentille... brune... des yeux où luisait du feu... Cette voix douce... musicale... si câline... c'était le soir de mon arrivée... Nous étions ici... toutes les deux... comme à présent... Elle est entrée... par là... par là...

Mme DE CHALLENS

— Je me souviens aussi...

SOLANGE

— Le lendemain... ce petit être adorable, que la vie animait si magnifiquement... n'était plus qu'une pauvre chose anéantie... pourquoi ?... pourquoi ?...

Mme DE CHALLENS

— C'est incompréhensible... *(Un très long silence. Les deux femmes, assises l'une près de l'autre, demeurent comme figées dans une attitude douloureuse.)*

SOLANGE, *qui s'est levée.*

— Elles sont intéressantes... les petites... cette année ?....

Mme DE CHALLENS

— Une surtout... Jamais je n'ai rencontré une nature aussi passive... aussi malléable... Elle fait tout ce que je veux... elle obéit même à ma pensée...

SOLANGE

— Vraiment ?...

Mme DE CHALLENS

— L'autre jour... j'étais là, à mon bureau... j'écrivais... justement je relevais les notes qui la concernaient... j'ai pensé à elle... elle est entrée!...

SOLANGE

— Ce n'est pas possible...

Mme DE CHALLENS

— Si...

SOLANGE

— Coïncidence, certainement?...

Mme DE CHALLENS

— Sans doute... Tout de même, ce qui est bizarre... je l'ai regardée... je l'ai fixée... elle s'est endormie!...

SOLANGE, *à elle-même.*

— Que de mystères insondables hantent ces petites âmes... ces organismes fragiles chargés de toutes les tares d'une hérédité bien lourde... souvent!... Parmi cette moisson de petits anges... combien de futurs monstres en expectative!...

Mme DE CHALLENS

— C'est vrai!...

SOLANGE

— Cependant... quelle douceur... quel plaisir profond l'on éprouve à les sentir près de soi... à les caresser quand ils sont obéissants... C'est bon, n'est-ce pas?...

Mme DE CHALLENS

— Oui... *(Les deux femmes ont leurs mains étroitement unies, une exaltation croissante semble les animer.)*

SOLANGE

— Et puis... aussi... une jeune tête... qu'on appuie doucement contre sa poitrine... Marthe... Marthe... toi, tu es bien heureuse d'avoir tout cela chaque jour!...

Mme DE CHALLENS, *se dressant brusquement, l'air méchant.*

— Peut-être!... Mais c'est parfois cruel aussi!... La joie des enfants est pénible pour ceux dont le cœur est en détresse... Je les déteste quand ils sont joyeux... Ils me font trop mal... J'aime quand ils pleurent... parce que je les console... j'adore les voir souffrir, pour pouvoir les guérir par mes soins... Jadis, il y avait des bonnes fées qui veillaient sur leurs berceaux... des bonnes fées blondes, à la baguette d'or... à la robe lumineuse... j'aurais voulu être de celles-là!... *(Quatre heures sonnent. Une cloche vibre.)*

SOLANGE, *comme arrachée à un rêve.*

— Pourquoi... pourquoi cette cloche?...

Mme DE CHALLENS, *même jeu.*

— C'est la récréation de 4 heures... *(On frappe.)* Entrez...
(Entre Mlle Claire.)

SCÈNE X

SOLANGE, Mme DE CHALLENS, Mlle CLAIRE

Mlle CLAIRE

— C'est le flacon...

Mme DE CHALLENS

— Merci... Eh bien ?

Mlle CLAIRE

— Le saignement de nez a cessé... mais la petite se plaint toujours de sa tête...

Mme DE CHALLENS

— Ah !... je vais avertir le docteur... surveillez la récréation. *(Mlle Claire sort au fond. Mme de Challens, qui a remis le flacon dans le placard, demande la communication.)*

SCÈNE XI

SOLANGE, Mme DE CHALLENS

Mme DE CHALLENS

— Allô !... le 19 à Versailles... s'il vous plaît, mademoiselle... *(Pendant ce temps un bruit s'est élevé au dehors, courses précipitées, cris, appels... c'est la récréation.)*

SOLANGE

— Quel est ce bruit ?...

Mme DE CHALLENS

— La récréation... Allô !... le docteur Bernier ?... Ici, Mme de Challens... Le docteur est chez lui ?... Ah ! pas encore... Veuillez lui dire qu'il ait la complaisance de passer le plus tôt possible à l'institution... Bon... merci, mademoiselle...

(Pendant cette scène, Solange est remontée près de la baie et regarde au dehors. Soudain elle pousse un cri rauque.)

SOLANGE

— Marthe... Marthe... regarde... là... là... sous les arbres... la grande qui bat la petite blonde... *(Rageuse.)* Oui... oui... frappe... frappe... encore... Tu vois... la petite pleure... elle se débat... *(Criant.)* Plus fort... plus fort... ah !... pourquoi cette femme vient-elle les séparer !...

(Elles sont serrées l'une contre l'autre, frémissantes, en proie à une exaltation indescriptible. A ce moment, un ballon lancé maladroitement tombe dans le bureau.)

VOIX D'ENFANT, *au dehors.*

— Oh !... Mon ballon !...

VOIX D'ENFANTS

— C'est à Lucienne... Va le chercher... J'ose pas. Vas-y, toi...

Mme DE CHALLENS

— Il faut qu'elle vienne le prendre...

SOLANGE

— Elle ne viendra pas...

Mme DE CHALLENS

— Si... je le veux...

(Tournée vers le parc, elle regarde

fixement au dehors, puis lentement elle recule... regardant toujours le même point. Un moment se passe. Les enfants, au dehors, encouragent leur camarade; d'autres, au contraire la dissuadent. Puis les voix cessent. Solange est collée au mur de droite. Par la baie, Lucienne paraît et entre pas à pas, presque d'une marche automatique. Mme de Challens étend les bras dans sa direction. L'enfant avance toujours, tandis que le rideau baisse très lentement.)

ACTE II

Même décor. Il fait nuit noire. La scène est vide. On entend l'orage qui s'éloigne. Quelques éclairs illuminent la baie vitrée qui est close. Onze heures sonnent au loin.

On entend frapper à la porte de gauche. Un temps. On frappe de nouveau. La porte s'ouvre doucement et le Concierge paraît, enveloppé dans un capuchon trempé de pluie. Il tient un falot à la main.

SCÈNE I

LE CONCIERGE, *puis* Mlle CLAIRE

(Le Concierge pose son falot sur le bureau, s'assied et attend. Par la porte de droite, Mlle Claire entre peu après.)

Mlle CLAIRE

— Qui est là ?

LE CONCIERGE

— C'est moi... Mademoiselle... n'ayez pas peur...

Mlle CLAIRE

— Qu'est-ce que vous faites ?

LE CONCIERGE

— J'attends Madame... Où est-elle ?

Mlle CLAIRE

— Madame ?... Je ne sais pas... je la cherche moi aussi... Alors, vous avez trouvé quelque chose ?...

LE CONCIERGE

— Non...

Mlle CLAIRE

— C'est insensé!... *(Elle va sortir et revient.)* Ne restez pas dans l'obscurité... allumez... *(Elle sort.)*

SCÈNE II

LE CONCIERGE, *puis* Mme DE CHALLENS *et* LE COMMISSAIRE

(Le concierge, resté seul, essaie de trouver le commutateur, mais il y renonce. Il s'assied et attend. A gauche, un bruit de voix se fait entendre.)

Mme DE CHALLENS, *au dehors.*

— Par ici, monsieur... je vous prie...

(Elle entre, suivie du commissaire de police.)

LE COMMISSAIRE

— Quelle est cette pièce ?...

Mme DE CHALLENS, *qui a donné la lumière.*

— Mon bureau.

LE COMMISSAIRE

— Cette baie, où donne-t-elle ?

Mme DE CHALLENS

— Sur le parc... voyez...

LE COMMISSAIRE *regarde au dehors.*

— Où jouent les enfants pendant les récréations ?...

Mme DE CHALLENS

— Mais... ici, devant...

LE COMMISSAIRE

— De sorte que... de cette pièce... on peut les apercevoir ?

Mme DE CHALLENS

— Mais oui... c'est d'ailleurs pour cette raison que je me suis installée ici. Je tiens à surveiller les élèves dans leurs ébats...

LE COMMISSAIRE

— Il y a toujours quelqu'un ici ?...

Mme DE CHALLENS

— Pas toujours, non... mais enfin... le plus souvent !...

LE COMMISSAIRE

— Hormis vous-même... qui entre ici ?

Mme DE CHALLENS

— La surveillante... Mlle Claire...

LE COMMISSAIRE

— Où est cette personne ?

Mme DE CHALLENS

— Certainement... auprès des élèves.

LE CONCIERGE

— Pardon...

Mme DE CHALLENS

— Quoi ?... Parlez...

LE CONCIERGE

— Mlle Claire vient de venir... il y a un instant... Elle cherchait Madame...

Mme DE CHALLENS

— Ah !... Par où est-elle partie ?

LE CONCIERGE

— Par là...

LE COMMISSAIRE

— Quelle est cette porte ?

Mme DE CHALLENS

— Elle communique avec l'intérieur, celle-ci avec l'extérieur...

LE COMMISSAIRE

— Pour aller de l'intérieur à l'extérieur... il faut absolument passer par ici ?

Mme DE CHALLENS

— Pas nécessairement... il y a un corridor qui longe le bâtiment avec une sortie sur le jardin.

LE COMMISSAIRE

— Ce corridor... nous ne l'avons pas vu ?

Mme DE CHALLENS

— Non... pas encore.

LE COMMISSAIRE

— Veuillez m'y conduire, je vous prie, madame... Par la même occasion, je parlerai à votre surveillante...

Mme DE CHALLENS

— Bien. Si vous voulez me suivre... Jean, restez... S'il vient quelqu'un, répondez... Par ici, monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE

— Je vous suis, Madame...
(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE III

LE CONCIERGE,
puis LE Dr BERNIER.

(Resté seul, le concierge se promène un instant de long en large, puis il vient près du bureau pour prendre sa lanterne : dans ce mouvement, il pose une main sur la table et pousse un cri.)

LE CONCIERGE

— Aïe!... je me suis piqué... *(Il regarde sa main et en retire quelque chose qui s'y était fiché.)* Qu'est-ce que c'est que ça ?... Une pointe de plume à écrire... *(Il jette la pointe et suce la partie de sa main blessée.)*

UNE VOIX, *au dehors.*

— Il y a quelqu'un ?...

LE CONCIERGE

— Oui... *(Il va vers la porte de gauche.)* Qui est là ?...

LE DOCTEUR, *paraissant.*

— Dr Bernier...

LE CONCIERGE

— Ah!... pardon... docteur... Bonsoir, docteur...

LE DOCTEUR

— Bonsoir, Jean... L'on m'a fait appeler cet après-midi... j'étais absent... je rentre seulement... Qui est souffrant ?

LE CONCIERGE

— Mais... je ne sais pas... c'est-à-dire... je vais demander à Madame...

LE DOCTEUR

— C'est inutile de réveiller Mme de Challens...

LE CONCIERGE

— Oh!... mais elle ne dort pas, Madame... elle est là, avec M. Levron.

LE DOCTEUR

— M. Levron ?

LE CONCIERGE

— Oui...

LE DOCTEUR

— Pas le commissaire de police ?...

LE CONCIERGE

— Si...

LE DOCTEUR

— Levron ici... Pourquoi donc ?...

LE CONCIERGE

— C'est à cause de la disparition...

LE DOCTEUR

— Quelle disparition ?

LE CONCIERGE

— La disparition d'une élève... Toute l'institution est sens dessus dessous...

LE DOCTEUR

— Expliquez-moi vite ça...

LE CONCIERGE

— Oui, docteur... Eh bien! voilà... Tantôt... à la récréation de 4 heures, la petite jouait là, dans le parc... avec ses camarades... elle s'est éloignée un instant... paraît-il... pour chercher son ballon qu'elle avait perdu... et depuis ce moment-là on ne l'a plus revue...

LE DOCTEUR

— Non...

LE CONCIERGE

— Oui... on ne sait pas ce qu'elle est devenue...

LE DOCTEUR

— Mais, voyons..., vous dites qu'à 4 heures elle jouait avec ses compagnes...

LE CONCIERGE

— Oui...

LE DOCTEUR

— A quelle heure s'est-on aperçu de sa disparition ?...

LE CONCIERGE

— Vers 5 heures, à peu près... C'est à cette heure-là qu'on est venu me demander si je ne l'avais pas vue sortir...

LE DOCTEUR

— Et... et vous n'avez rien vu ?

LE CONCIERGE

— Non... je n'ai pas quitté ma loge... et ça je suis certain que personne n'a passé devant la porte... à moins que la petite se soit sauvée pendant que je

payais le laitier... mais faudrait que ce soit juste à ce moment-là... et ce serait bien du hasard!...

LE DOCTEUR

— Oui... évidemment... et... ici... on a fait des recherches?

LE CONCIERGE

— Je pense bien... on a fouillé partout... j'ai visité le parc... le potager... les dépendances... tandis que Madame et les professeurs cherchaient dans la maison... Ah!... c'est bizarre...

LE DOCTEUR

— Oui... en effet.

LE CONCIERGE

— Mon avis... à moi... c'est que l'enfant s'est sauvée... Seulement voilà... par où a-t-elle pu passer?

LE DOCTEUR

— Qui vous fait supposer qu'il y a eu fuite?

LE CONCIERGE

— Monsieur le docteur, c'est une idée que j'ai... parce que cet après-midi même la grand'mère de la petite est venue la voir... et Lucienne voulait s'en retourner chez elle... elle l'a dit... elle ne voulait plus rester ici... Tout ça... ça n'est pas drôle...

LE DOCTEUR

— Non... d'autant que voici la seconde fois que pareille chose se produit... et à la même époque!

LE CONCIERGE

— Oui... seulement, l'année dernière... c'était un suicide...

LE DOCTEUR

— Évidemment, évidemment!... *(Un silence. Le docteur se promène en réfléchissant.)* Bizarre... bizarre... tout de même... *(Au concierge.)* Dites donc... mais votre maîtresse doit être très ennuyée?...

LE CONCIERGE

— Vous pensez, monsieur... Et Mlle Solange, donc!

LE DOCTEUR

— Mlle Solange?...

LE CONCIERGE

— Oui. Par un hasard effarant, cette affaire se renouvelle juste le jour de son arrivée!...

LE DOCTEUR, *sursautant.*

— Comment!... Cette Solange est ici?...

LE CONCIERGE

— Oui, monsieur... depuis tantôt...

LE DOCTEUR, *gravement.*

— Ah!... ah!... Oh! mais alors... alors... *(Il paraît anxieux et inquiet.)* Dites-moi... vous allez dire à M. Levron que je suis ici... que je désire lui parler tout de suite...

LE CONCIERGE

— Bien, monsieur...

LE DOCTEUR

— Mais, écoutez... faites cette commission discrètement, je veux dire... sans que Mme de Challens n'en sache rien... Vous avez compris ?

LE CONCIERGE

— Parfaitement, monsieur.

LE DOCTEUR

— Allez vite, mon ami...
(Le concierge sort par la droite.)

ᔕ

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, *puis* SOLANGE

(Le docteur est resté seul. Il se promène, visiblement préoccupé. On l'entend murmurer : Étrange... étrange coïncidence... *Sa promenade l'amène un moment près du bureau; il s'y appuie des deux mains et, aussitôt, les retire en poussant un léger cri, comme le concierge précédemment.)*

LE DOCTEUR

— Oh! là!... *(Il regarde la paume de sa main, en extrait aussi quelque chose qu'il examine ensuite avec un intérêt angoissé.)* Ah! çà!... *(Puis il regarde sur le bureau et y trouve encore quelque chose.)* Oh! oh!... *(Soudain, il se penche, prend son mouchoir et frotte une place sur le bureau. Il regarde ensuite son mouchoir et aussitôt étouffe une exclamation.)* Oh!... *(A ce moment, vers la droite, on perçoit une voix lointaine, une voix de femme qui chante; cette voix se précise, elle est d'un timbre étrange et mélancolique. Elle est maintenant toute proche, puis brusquement cesse alors qu'elle est derrière la porte. Le docteur se précipite et éteint la lampe. Seule la lanterne du concierge éclaire la scène. Le docteur se dissimule au premier plan, caché par la bibliothèque. La porte de droite s'ouvre très lentement et Solange paraît. Elle avance comme un automate, les yeux loin devant elle. Les bras en avant, elle traverse le bureau et disparaît vers la gauche. Le docteur, cloué au mur, la regarde passer.)*

ᔕ

SCÈNE V

LE DOCTEUR, *puis* LE COMMISSAIRE

LE DOCTEUR

— Non... non... ce n'est pas possible!... Ah!... la malheureuse...

LE COMMISSAIRE, *au dehors.*

— Il est là, le docteur ?

LE DOCTEUR

— Oui... je vous attends...

LE COMMISSAIRE, *entrant.*

— Hé! bonsoir, cher ami... quel bon vent vous amène ?

LE DOCTEUR

— Je crois plutôt que c'est un mauvais vent... Bonsoir, Levron...
(Ils se serrent la main.)

LE COMMISSAIRE

— Vous êtes venu pour une malade ?

LE DOCTEUR

— Oui... et, comme j'ai appris que vous étiez là...

LE COMMISSAIRE

— Vous avez bien fait de venir... peut-être aurons-nous besoin de vos services...

LE DOCTEUR

— Vous ne croyez pas si bien dire... d'ailleurs, c'est moi qui vous ai fait demander...

LE COMMISSAIRE

— Alors... vite... je préfère vous dire tout de suite que je n'ai pas une minute à perdre...

LE DOCTEUR

— Moi non plus... je n'ai pas encore dîné et je trotte depuis ce matin huit heures. Si je reste, c'est pour vous... asseyez-vous et prêtez-moi une oreille attentive...

LE COMMISSAIRE

— On dit ça dans les tragédies.

LE DOCTEUR

— C'est de circonstance...

LE COMMISSAIRE

— Quoi ?...

LE DOCTEUR

— En deux mots, j'expose la situation... enfant disparue... branle-bas dans la maison... suppositions diverses, fuite, accident, enlèvement, suicide, crime... Et vous concluez ?...

LE COMMISSAIRE

— Sacré docteur, vous en avez de bonnes... cinq minutes de perquisition, un œil à droite, un autre à gauche... et vous pensez que je puis conclure ?... Mon vieux, je voudrais bien que vous y soyez...

LE DOCTEUR

— Mais... c'est que... justement... j'y suis!

LE COMMISSAIRE

— Qu'est-ce que ça veut dire... ça ?...

LE DOCTEUR

— Ça veut dire que je suis arrivé... bien après vous... et que j'en sais sans doute bien davantage...

LE COMMISSAIRE

— Sur quoi ?

LE DOCTEUR

— Sur tout ce qui se passe ici!...

LE COMMISSAIRE

— Bravo!... vous êtes un as!

LE DOCTEUR

— Mais non... Dites donc, cher commissaire... vous connaissez bien la maison, les enfants, le personnel, la directrice...

LE COMMISSAIRE

— Ah... pour ça... oui!

LE DOCTEUR

— Connaissez-vous également... Mlle Solange ?

LE COMMISSAIRE

— Cette jeune femme qui donne des leçons de danse ?

LE DOCTEUR

— Celle-là... oui...

LE COMMISSAIRE, *à la blague.*

— Eh bien! quoi... vous voulez son signalement, c'est facile : simple, distinguée... onduleuse... grands yeux sombres, sourcils arqués, naturels, cheveux en bandeaux...

LE DOCTEUR

— La femme fatale, quoi...

LE COMMISSAIRE

— Non... sans blague... vous croyez encore aux femmes fatales... vous ?... Moi, vous savez, en dehors des vamps de cinéma...

LE DOCTEUR

— Bref... vous n'y croyez pas ?

LE COMMISSAIRE

— Mais non... docteur!

LE DOCTEUR

— Vous avez tort... commissaire!

LE COMMISSAIRE

— Pourquoi ?

LE DOCTEUR

— Parce que... parce que vous agissez à rebours de la plupart de vos confrères de la police...

LE COMMISSAIRE

— Tiens... tiens... Et qu'est-ce qu'ils font donc... mes petits copains de la police ?

LE DOCTEUR

— Eh bien! mais, dans l'affaire la plus minime... la plus innocente, ils envisagent toujours les hypothèses les plus tragiques... Tandis que vous... au contraire... dans une circonstance que je considère comme particulièrement grave... je vous vois d'un calme... d'un calme...

LE COMMISSAIRE

— Eh bien! quoi... qu'est-ce qu'il a... mon calme ?

LE DOCTEUR

— Il a qu'à mon avis il cadre mal avec les circonstances...

LE COMMISSAIRE

— Vieil ami... *(Il rit.)* Excusez-moi... mais vous êtes rigolo...

LE DOCTEUR

— Ah!... vous estimez que je suis rigolo...

LE COMMISSAIRE

— Oh... oui!...

LE DOCTEUR

— Tant pis!...

LE COMMISSAIRE

— Vous ne vous en rendez peut-être pas compte... mais votre exagération est... comique!... Mais oui!... Je vous assure qu'il est heureux que, contrairement à nos habitudes... professionnelles... ainsi que vous avez bien voulu me le faire remarquer... je ne vous suive pas sur ce terrain ténébreux où il vous plairait de m'entraîner à votre suite... car... je vous vois venir... si je vous emboîtais le pas... nous aboutirions fatalement à cette supposition... affolante... que l'enfant disparue n'a pas quitté cette maison!...

LE DOCTEUR

— En admettant cela... vous ne seriez pas très loin de la vérité!...

LE COMMISSAIRE

— Cher ami... cher ami... attention.. vous dites ça à moi... comme ça... sans témoins... ça va... mais rendez-vous compte... encore une fois... c'est grave, mon vieux...

LE DOCTEUR

— Mais oui... mais oui...

LE COMMISSAIRE

— Réfléchissez un peu, que diable... vous laisseriez entendre que Mme de Challens et Mlle Solange... ont assassiné leur pensionnaire...

LE DOCTEUR

— Voilà...

LE COMMISSAIRE

— Cher ami...

LE DOCTEUR

— Cher ami... cela ne vous frappe donc pas, le souvenir de cette enfant trouvée morte au fond d'un puits, l'an passé!... Cela ne vous frappe donc pas, la disparition étrange de cette autre petite... aujourd'hui, à la même date... dans les mêmes circonstances... dont l'une des plus troublantes est la présence de cette même Solange... A votre avis... cette Solange... que fait-elle ici? Hein?...

LE COMMISSAIRE

— Eh bien! mais... pour la fête... les prix... le bal... c'est connu...

LE DOCTEUR

— Façade... prétexte...

LE COMMISSAIRE

— Quoi?...

LE DOCTEUR

— Écoutez-moi... Pendant mon

séjour dans une maison de santé pour malades mentaux...

LE COMMISSAIRE

— Comme pensionnaire ?...

LE DOCTEUR

— J'ai connu une internée qui ressemblait étrangement à cette Solange... Or, cette malade... j'ai cru la revoir... ici... à l'instant... sous les traits de cette même Solange... aussi... admettons que ce soit elle... vous le voulez bien ?...

LE COMMISSAIRE

— Ne vous gênez donc pas!

LE DOCTEUR

— Cette femme est une détraquée, érotomane, morphinomane... avec perversion des instincts sexuels...

LE COMMISSAIRE

— Voici une jolie fiche anthropométrique... Et... comment arrive-t-on à cette situation sociale ?...

LE DOCTEUR

— Ce serait un peu long à vous expliquer... Lisez le traité de psychologie de Dumas, il vous renseignera mieux que je ne saurais le faire...

LE COMMISSAIRE

— Mais encore ? ...

LE DOCTEUR

— Eh bien!... hérédité... syphilis... éther, opium, eau de Cologne, cocaïne, etc., chacun s'empoisonne à sa façon... pas vrai ?... Une cigarette ?...

LE COMMISSAIRE

— Merci...

LE DOCTEUR

— Dans cet ordre d'idées, tout est bon pour exciter le système nerveux. Petit à petit, les sens s'émoussent, s'atténuent; il faut des sensations plus fortes. Alors le détraquement est produit... la fissure apparaît... L'amour, les sensations même aiguës ne suffisent plus. L'on voit des femmes quitter leur mari, leurs enfants, pour suivre une amie et, dans leur folie, introduire des tiers dans leur intimité, la plupart du temps des enfants.

LE COMMISSAIRE

— Ah!... La déformation professionnelle!... Elle ne sévit pas uniquement chez les policiers... hein ? Les voilà bien, ces spécialistes... ils voient partout des dégénérés, des fous... des invertis sexuels...

LE DOCTEUR

— Pardon... pardon... des pervertis...

LE COMMISSAIRE

— Pervertis, invertis... c'est tout comme...

LE DOCTEUR

— Pas du tout... ça n'a aucun rapport...

LE COMMISSAIRE

— Ah ?...

LE DOCTEUR

— Mais non. Si dégradante qu'elle soit, l'inversion sexuelle est encore une forme de l'amour, puisqu'elle se limite à un acte physiologique entre sujets du même sexe. Tandis que la perversion sexuelle autorise toutes hypothèses, comme elle nécessite les actes les plus abominables : la flagellation, les plaies sanglantes et jusqu'à l'assassinat pour obtenir la jouissance suprême. Enfant, vieillard, cadavre même, tout est bon pour l'assouvir!...

LE COMMISSAIRE

— Et... cette demoiselle Solange... serait... ?

LE DOCTEUR

— Oui... sans compter que notre directrice serait aussi intéressante à disséquer...

LE COMMISSAIRE

— Elle aussi ?...

LE DOCTEUR

— Au même titre que l'autre...

LE COMMISSAIRE

— Non... non... à partir de maintenant... je ne vous suis plus... car, à vous entendre, il faudrait supposer que ces deux femmes se réunissent chaque année pour commettre un crime...

LE DOCTEUR

— Allons donc!... Vous y êtes... vous y êtes sans le vouloir, mais vous y êtes!... Oui, cher ami, nous sommes en présence d'un cas de folie circulaire et périodique. C'est un cas assez rare... mais il existe, la preuve...

LE COMMISSAIRE

— La preuve... la preuve... il faudrait pouvoir la faire...

LE DOCTEUR

— Ça, mon vieux... c'est votre métier. J'ai fait le mien! A vous de jouer!

LE COMMISSAIRE

— Vous avez des jeux dangereux... Accusation d'assassinat, simplement...

LE DOCTEUR

— Je me résume... Mlle Solange, ex-pensionnaire d'un asile d'aliénés... (*geste du commissaire*), que j'ai soignée jadis...

LE COMMISSAIRE

— Ne vous en vantez pas...

LE DOCTEUR

— Ce n'est pas moi qui délivrais les exeat... ce qui m'a permis de la rencontrer plus tard, dans le monde, sous le nom d'Elsa de Rienza... Ce n'est pas un nom d'emprunt... c'est le sien!

LE COMMISSAIRE

— Nous sommes en plein dans la noblesse!...

LE DOCTEUR

— C'est peut-être une circonstance atténuante...

LE COMMISSAIRE

— Donc... à votre avis... Mlle de Rienza et Mme de Challens sont des démentes ?...

LE DOCTEUR

— Oui. Cette folie criminelle est entretenue par l'ambiance de certaines pensionnaires favorites, éveillées et perverses, dignes rejetons d'une génération pourrie. Qui dira le secret des dortoirs, les amours des petites amies... les sourires équivoques... les mains égarées...

LE COMMISSAIRE

— Allons, bon... le procès du couvent !...

LE DOCTEUR

Celui de la promiscuité !... de la vie en commun, du dortoir et de la claustration. Le procès de tout ce qui vient contaminer notre race déjà peu florissante, encore saignée à blanc... Le procès des métèques vendeurs de drogues qui trafiquent dans certains établissements que vous devriez surveiller davantage, le procès des petits jeunes gens à double emploi qui commercent sur les boulevards, le procès des satyres de tout âge et de toute condition qui, du bas en haut de l'échelle sociale, étalent leurs tares pathologiques...

LE COMMISSAIRE

— Ah !... ça vous regarde, ça...

LE DOCTEUR

— ... et salissent ceux qui les entourent. Le procès de l'école du vice de nos jeunes années, qui peut brusquement s'épanouir plus tard au coup de baguette d'un chef de file, d'une maîtresse experte ou d'une volonté supérieure !...

LE COMMISSAIRE

— Belle conférence !

LE DOCTEUR

— Étant donné tout cela... et d'après ce que je sais... j'affirme, vous entendez bien, c'est au magistrat que je m'adresse, j'affirme que voici ce qui s'est passé dans cette maison... Une malheureuse, une folle dangereuse parce qu'insoupçonnée... s'est glissée ici, attirée par l'appât de la chair jeune. Elle a soumis à sa volonté une nature défaillante, déséquilibrée également, et c'est dans l'union de ces deux êtres de cauchemar qu'il faut chercher le mystère de la double disparition des fillettes... Voilà !

LE COMMISSAIRE, *ironique.*

— A quand les assises, monsieur le juge d'instruction ?...

LE DOCTEUR, *gravement.*

— Non, monsieur. A quand le cabanon ?...

(Un silence.)

LE COMMISSAIRE

— Vous m'embarrassez bougrement, mon vieux, avec votre histoire... et vos

déductions... d'autant qu'elles sont assez troublantes!

LE DOCTEUR

— Je n'en disconviens pas...

LE COMMISSAIRE

— Mais... tout de même... une supposition que je puisse vous croire... Il y a certains faits qui... qui vous contredisent!

LE DOCTEUR

— Lesquels?...

LE COMMISSAIRE

— Bien oui... par exemple, tenez... admettons qu'il y ait eu crime... Ce crime n'a pu se perpétrer qu'après 4 heures de l'après-midi... les faits sont là...

LE DOCTEUR

— D'accord...

LE COMMISSAIRE

— Il est 11 h. 30... Cela fait à peine huit heures d'écoulées... Comment expliquez-vous le calme de Mme de Challens, sa lucidité d'esprit, son sang-froid, quand elle m'a reçu... Elle dirige elle-même les recherches, et sans rien négliger, je vous assure... Cette femme n'est pourtant pas une criminelle-née, comme vous dites... et si c'est une folle... rien, dans son aspect, dans ses propos... ni dans son attitude ne permet de l'affirmer, ni même de soupçonner qu'elle soit atteinte de démence...

LE DOCTEUR

— Évidemment... la crise est passée.

LE COMMISSAIRE

— Quoi?...

LE DOCTEUR

— A cette heure-ci, Mme de Challens ne se souvient plus de rien... et en apparence, pour les profanes tout au moins, elle est aussi saine et inoffensive que vous et moi...

LE COMMISSAIRE

— Mais enfin...

LE DOCTEUR

— Oh! écoutez... Si vous voulez que nous discutions scientifiquement sur la folie, ses formes et ses manifestations multiples, nous serons encore là dans huit jours... Vous avez autre chose à faire... et moi aussi. Pour le moment, je crois avoir suffisamment éclairé votre lanterne... faites-en votre profit si bon vous semble...

LE COMMISSAIRE

— Je vous remercie... Je vais continuer mes perquisitions... Venez-vous avec moi?

LE DOCTEUR

— Si vous voulez...

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, LE COMMISSAIRE, Mlle CLAIRE

Mlle CLAIRE, *entrant de droite.*

— Ah... messieurs... Mme la directrice désirerait vous parler...

LE COMMISSAIRE

— Elle n'a qu'à venir... elle est chez elle... *(Mlle Claire va pour sortir.)* Mademoiselle ?... *(Mlle Claire revient.)* Un instant, je vous prie... Savez-vous l'heure exacte de l'arrivée de Mlle Solange, cet après-midi ?...

Mlle CLAIRE

— L'heure précise ?... Non, monsieur... je ne saurais vous dire. Mais, en la situant entre trois heures et demie et quatre heures moins le quart, je ne crois pas me tromper de beaucoup.

LE COMMISSAIRE

— Avez-vous vu cette personne à ce moment-là ?

Mlle CLAIRE

— Non, monsieur...

LE COMMISSAIRE

— A quelle heure l'avez-vous aperçue pour la première fois ?

Mlle CLAIRE

— Il était 5 heures... cela, j'en suis absolument sûre... l'heure sonnait... et c'est peu après que l'on a constaté l'absence de Lucienne Le Goff, qui n'était pas rentrée à l'étude...

LE COMMISSAIRE

— Où était cette Solange, quand vous l'avez vue ?

Mlle CLAIRE

— Là... dans le couloir... Elle regagnait sa chambre... au premier.

LE COMMISSAIRE

— Vous lui avez parlé ?

Mlle CLAIRE

— Je lui ai dit bonjour... Elle n'a pas répondu...

LE COMMISSAIRE

— Elle n'est pas polie...

Mlle CLAIRE

— C'est ce que j'ai pensé!

LE DOCTEUR

— Rien ne vous a frappé dans l'attitude... le maintien... l'aspect de cette femme ?

Mlle CLAIRE

— Oh! si...

LE COMMISSAIRE

— Quoi?...

Mlle CLAIRE

— J'ai cru qu'elle était... ivre!

SCÈNE VII

LE DOCTEUR, LE COMMISSAIRE, Mlle CLAIRE, Mme DE CHALLENS

Mme DE CHALLENS, *entrant de droite.*

— Eh bien! mademoiselle Claire... Ah!... bonsoir, docteur...

LE DOCTEUR

— Bonsoir, madame...

Mme DE CHALLENS

— Croyez-vous... quelle déplorable chose... encore... j'en suis bouleversée!

LE COMMISSAIRE

— Voyons, madame... il faut absolument essayer d'y voir clair...

Mme DE CHALLENS

— Oh! oui... et je compte sur vous... Monsieur Levron... pensez donc... c'est épouvantable, ce qui arrive...

LE COMMISSAIRE

— En admettant que l'enfant ait pu s'enfuir... à votre avis... est-ce possible?

Mme DE CHALLENS

— Non, monsieur... non... je vous l'ai déjà dit... et je le maintiens... Il est matériellement impossible à une petite de cet âge de se sauver. Notre parc est enclos d'un mur de trois mètres de hauteur. Nous sommes, en plus, entourés de propriétés habitées et closes également. Nous ne communiquons avec le boulevard de la Reine que par une porte. Or, pour franchir cette porte, d'ailleurs toujours fermée à clef et que seul le portier peut ouvrir, il faut passer devant la loge de ce dernier...

LE COMMISSAIRE

— Alors?...

Mme DE CHALLENS

— Alors... il est à peu près certain que l'enfant n'a pu quitter la maison...

LE DOCTEUR

— J'en suis également persuadé...

Mme DE CHALLENS

— A moins d'une complicité qui n'est même pas à envisager...

LE COMMISSAIRE

— Par exemple?

Mme DE CHALLENS

— Une échelle... une corde... que sais-je... qu'on lui aurait passée d'une propriété mitoyenne... C'est d'un romanesque absurde...

LE DOCTEUR

— Parbleu!...

LE COMMISSAIRE

— Enfin, bon Dieu!... pardon, madame... Enfin... il faut se rendre à l'évidence... Depuis 6 heures de l'après-midi, nous avons parcouru cette propriété de fond en comble... tout a été visité, les appartements... les classes, les dortoirs, les caves... les greniers...

LE DOCTEUR

— Le puits ?...

LE COMMISSAIRE

— Aussi... Je vous dis que l'enfant est chez elle... ou en route pour y aller... d'ailleurs, je vais le savoir... on informe à Paris et sur le parcours... *(Sonnerie au téléphone.)* Ah!... justement... ce doit être pour moi... Vous permettez, madame ?...

Mme DE CHALLENS

— Je vous en prie...

LE COMMISSAIRE, *à l'appareil.*

— Allô!... oui... c'est moi... Ah... c'est vous, Morin ?... Eh bien ?...

Mme DE CHALLENS, *anxieuse.*

— On l'a retrouvée ?...

LE COMMISSAIRE, *à l'appareil.*

— Aucune trace ?... Et aux gares ?... A l'autobus Versailles-Louvre ?... Non plus... dans sa famille... rien... Évidemment... Continuez, Morin... gardez la liaison avec vos collègues parisiens... et de la banlieue... Non... non... téléphonez-moi dès que vous aurez quoi que ce soit... Je ne bouge pas d'ici... *(Il raccroche.)* C'est angoissant...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SOLANGE

SOLANGE *entre de gauche.*

— Alors... alors... cette enfant... a-t-on des nouvelles ?

Mme DE CHALLENS

— Hélas!... non... c'est épouvantable...

SOLANGE

— Il faut chercher... chercher... on ne disparaît pas comme ça...
(Une cloche résonne.)

Mme DE CHALLENS

— Quelqu'un qui vient d'entrer... Mademoiselle Claire, informez-vous...
(Mlle Claire sort à gauche.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, *moins* Mlle CLAIRE

SOLANGE

— Nous allons peut-être apprendre quelque chose...

Mme DE CHALLENS

— Je le souhaite... vivre dans cette angoisse... c'est odieux...

(Ils attendent, en proie à une vive anxiété. Des pas précipités dans le couloir. Mlle Claire entre en courant, essoufflée.)

SCÈNE X

LES MÊMES, Mlle CLAIRE

Mlle CLAIRE

— Madame... Madame... c'est la grand'mère de la petite... elle vient de s'évanouir dans la loge...

LE COMMISSAIRE

— Docteur...

LE DOCTEUR

— J'y vais... Avez-vous de l'éther... des sels ?...

Mme DE CHALLENS

— Oui, là...

(Elle prend une clef sur elle, va au placard, l'ouvre. Un corps s'abat sur le plancher. C'est celui de Lucienne. Horreur générale. Mme de Challens pousse un cri affreux et s'évanouit. Solange, en proie à une soudaine crise de démence, se précipite sur le corps que le commissaire a porté sur le divan.)

LE COMMISSAIRE, *appelant.*

— Bouvard, Garin... emmenez cette femme... gardez-la à vue... Laissez-nous seuls...

(Les agents emmènent Solange et Mme de Challens. Mlle Claire les aide.)

SCÈNE XI

LE DOCTEUR, LE COMMISSAIRE

LE DOCTEUR

— Eh bien!... cher ami ?

LE COMMISSAIRE

— Vous étiez dans le vrai... Comment est-elle morte ?

LE DOCTEUR

— Étranglée... dans une crise de passion sadique...

LE COMMISSAIRE

— Mais... elle est couverte de sang...

LE DOCTEUR

— Fétichisme... Ces dames pratiquaient le grand jeu... j'avais tout compris... La table est jonchée de bardes de plumes cassées... Vous voyez que j'avais raison. Ce n'est pas la prison qu'il faut à ces malheureuses... c'est le cabanon...

(Tandis qu'il sort avec le flacon d'éther qu'il a pris dans le placard, le commissaire dit :)

LE COMMISSAIRE

— Quelle différence y a-t-il donc ?...

FIN

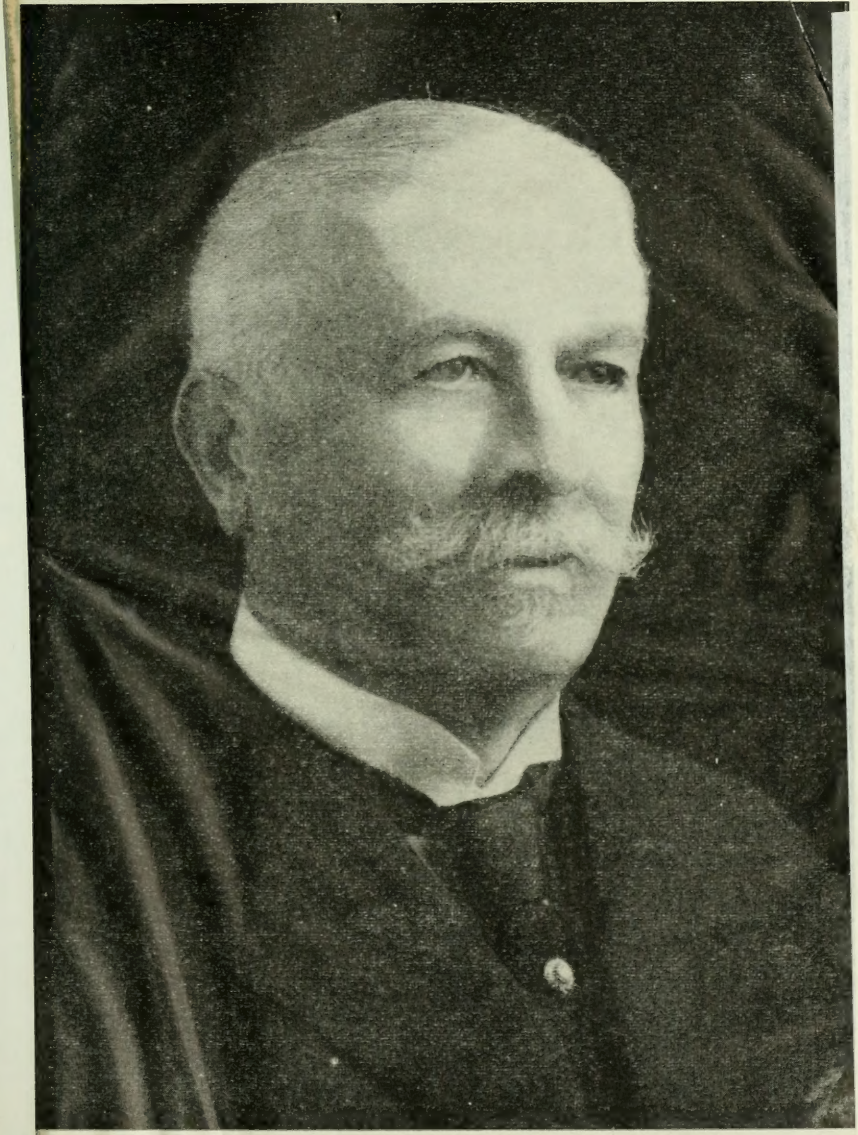
L'idée initiale de cette pièce m'a été inspirée par des incidents assez équivoques qui avaient eu pour cadre une institution de jeunes filles de la banlieue parisienne. Mais étant donné le théâtre auquel je la destinais — Les Deux Masques — dont le genre s'apparentait au Grand Guignol, il me fallait en corser le côté dramatique tout en restant dans l'absolue vérité scientifique : le côté scabreux que j'avais à traiter m'y obligeait. Il s'agissait d'un cas de folie circulaire et périodique, mais pour le mener à bien j'avais besoin de lumières que je ne possédais pas. C'est alors qu'un ami, le professeur Paul Thiery, chirurgien des hôpitaux, me mit en relation avec l'éminent Joseph Babinsky, qui voulut bien éclairer ma lanterne, ce qui me permit de traiter sans erreur la partie pour ainsi dire scientifique du drame. Le titre que je lui avais choisi était : « Mademoiselle Solange, professeur de danse et de maintien», mais la direction du théâtre où la pièce devait être représentée n'avait pas estimé cette appellation assez alléchante et entendait la baptiser « Les Vicieuses ». Je m'y opposai formellement, la folie n'ayant rien à voir avec le vice ; enfin nous tombâmes d'accord sur celui-ci : « Les Détraquées », titre sous lequel la pièce a été créée.

La répétition générale eut lieu le samedi 19 février 1921. Ce fut un scandale sans précédent. L'indignation de ces messieurs-dames de la Critique atteignit à son paroxysme. Je fus littéralement accablé sous les injures ; entre autres, une certaine dame qui devait par la suite s'illustrer dans la littérature, après avoir été elle-même quelque peu malmenée sur la scène du Moulin-Rouge, hurlait plus fort que les aboyeurs accrédités, au point de s'attirer ce rappel cinglant de Fernand Nozière : « Ah non !... surtout... pas vous ! » En compensation, Les Détraquées *se jouèrent 278 fois de suite devant des salles pleines, et reprises par la suite déjà trois fois, toujours avec la même fortune et même, curieux retour des choses d'ici-bas, avec les louanges de la presse...*

Parmi ces louanges, l'une m'a toujours été au cœur, et je la reçus d'André Breton, qui a bien voulu consacrer à ma pièce un chapitre enthousiaste dans son livre « Nadja». Je lui en exprime encore ici ma profonde gratitude, ainsi qu'à mon admirable interprète, Blanche Derval, que notre théâtre dénudé a perdue bien trop tôt.

P.-L. PALAU.

Ci-contre : Joseph Babinski.



21.2.66 mcs

PQ
2631
A46D4

Palau, P L
Les détraquées

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY